

# Retour de Babel: l'indécidabilité derridienne et la rétrotraduction en supplément

**René Lemieux**

*Ce texte en deux temps questionne l'irréductibilité essentielle d'une division dans le langage dont la traduction doit faire l'épreuve. Dans une première partie est explicitée une réflexion sur le 'nom' dans le mythe de la tour de Babel. Dans une deuxième est présentée une difficulté particulière dans la traduction d'un texte en français d'un commentaire de Lawrence Venuti sur sa traduction en anglais de Jacques Derrida. Le lien entre les deux temps est allégorique: le mythe de la tour de Babel est aussi le récit de l'impossibilité d'un retour indemne avant la dispersion des langues, tout comme le retour par la rétrotraduction d'un commentaire sur une traduction se présente comme l'établissement possible d'un 'nom'. Ainsi, faire revenir la discussion d'un auteur traduit vers sa langue d'origine n'équivaut pas à 'rétablir' le discours dans sa simplicité ante traduction, mais au contraire produit une complication supplémentaire. Le 're-tour' de Babel, pour jouer sur la 'tour', ne signifie pas l'adéquation d'une langue, ici le français, avec elle-même. Tournant autour de l'indécidable relevance, à la fois propre et impropre à la pensée d'un auteur (Hegel, Gutt, Derrida ou Venuti), l'article se veut aussi une réflexion sur une des caractéristiques de la traduction et du commentaire de la déconstruction: elle nécessite toujours un surplus de langue en n'y laissant rien indemne.*

MOTS-CLES Jacques Derrida; Déconstruction; Traduction; Tour de Babel; Lawrence Venuti

## Introduction

Le présent article se constitue dans un dédoublement irréductible à celui entre théorie et pratique. S'il faut penser l'acte traductif, ce n'est pas en amont dans une théorisation utile que j'inscrirai ma contribution, mais plutôt, en aval, dans une réflexion sur une expérience. Cette expérience a ceci de particulier qu'elle entraîne à son tour un dédoublement: la traduction d'un traducteur. En effet, j'ai traduit un article du théoricien de la traduction Lawrence Venuti de l'anglais vers le français. Dans cet article, Venuti décrivait son expérience de traduction d'une conférence de Jacques Derrida du français vers l'anglais. Les difficultés exprimées par Venuti n'ont pas été les mêmes que celles que j'ai vécues. On le verra bientôt, faire revenir la discussion d'un auteur vers sa langue d'origine n'équivaut pas à 'rétablir' le discours dans sa simplicité ante traduction, mais au contraire produit une complication supplémentaire. Le 're-tour' de Babel, pour jouer sur la 'tour', ne signifie pas l'adéquation d'une langue, ici le français, avec elle-même. C'est ce phénomène sémiologique que j'aimerais aborder à partir de mon expérience et de la pensée de Derrida.

La conférence de Derrida traduite par Venuti, 'Qu'est-ce qu'une traduction "relevante"?' propose une déconstruction du discours traductologique à partir notamment de l'opposition hiéro-

nymite entre le 'mot-à-mot' et le 'sens-pour-sens'. Dans son commentaire, Venuti propose de voir dans cette conférence la continuation du 'dialogue' derridien amorcé dès 1971 dans 'Signature événement contexte' avec la théorie des *speech acts*. On pouvait déjà y voir l'enjeu entre la 'mention' et l' 'usage' chez Austin. L'affaire est bien connue, car elle connaîtra une suite avec cette fois John Searle.<sup>1</sup> Dans la conférence traduite par Venuti, Derrida travaille alors ce qui devrait se re-traduire en français par 'relevance' (si c'est une mention) ou 'pertinence' (si c'est un usage) en traduction qu'il est possible de relier à la '*relevance theory*' d'Ernst-August Gutt.

Entre la déconstruction de la théorie de la traduction exprimée par Derrida et les difficultés exprimées par le traducteur Venuti, je me propose de réfléchir à cette question en deux temps. Le premier se propose comme une relecture, en compagnie de Derrida, du mythe de Babel. Il s'agit bien sûr de revoir quelques notions théoriques concernant la traduction entre les langues telles qu'elles étaient interprétées par la déconstruction. Il s'agit plus encore de repenser la division originelle de la traduction, non seulement entre les langues, mais avant tout entre les fonctions textuelles. La deuxième partie se veut une présentation de certains problèmes pratiques rencontrés lors de la traduction d'un commentaire de Lawrence Venuti écrit dans la suite de sa traduction en anglais de Derrida. J'y fais alors quelques propositions sur la '*Relevance Theory*' et ce que la déconstruction peut y apporter avec la 'relevance'. Cette *relevance*, je tenterai de l'établir, nécessite toujours un *surplus* de langue: elle attaque toujours la souveraineté de la langue en ne la laissant jamais indemne dans son identité.

## Le mythe de Babel comme allégorie du discours en traduction

Le mythe de Babel se présente souvent comme l'analogie idéale de la traduction: la dispersion des peuples et la multiplication des langues rendraient nécessaires la traduction perçue ainsi comme un retour à un temps où l'inter-communicabilité était totale. La traduction serait ainsi un refus de la condition babélienne des hommes, celle d'une impossible communion à travers une langue universelle. J'évoquerai rapidement dans les prochaines lignes le mythe et son interprétation par Derrida pour y voir quelque chose comme une théorie sur les 'noms' qui permettra d'aborder par la suite le problème de la '*Relevance Theory*' dans un commentaire par Lawrence Venuti d'une traduction qu'il a faite de Jacques Derrida.

Raconté dans la Genèse, le mythe se situe après le déluge auquel la famille de Noé a survécu et avant le récit d'Abraham. Précisément, le mythe est raconté immédiatement après la narration de la généalogie de la famille de Noé qui mentionne notamment ses trois fils Sem (ou Shem), Japhet et Cham. En résumé, l'épisode de Babel se présente comme le très court récit en neuf versets (chapitre 11, versets 1 à 9) de la construction et de la destruction d'une tour. L'humanité composée des fils et des filles des trois frères, alors unis par une même langue, avait trouvé, dit le mythe, une vallée pour que tous puissent y habiter. Là, ces gens formèrent le désir de bâtir une tour qui s'élèverait jusqu'au ciel. La suite du mythe est bien connue: Dieu voyant cela, craignant qu'à ces hommes nul projet ne demeurerait irréalisable, descendit du ciel, confondit leur langue et les dispersa sur toute la terre. Le dernier verset (9) conclut: 'C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel, car c'est là que l'Éternel confondit le langage de toute la terre, et c'est de là que l'Éternel les dispersa sur la face de toute la terre' (trad. Segond).

Le mythe se compose de neuf versets et il serait possible de voir dans le verset central (le cinquième), le moment médian entre la volonté des hommes vers l'élévation et la contre-volonté divine de mettre fin à cet hybris. Les quatre premiers versets forment à cet égard une unité thématique, celle du désir des hommes à toujours plus d'union, dans la crainte d'une division qui menacerait leur pouvoir. Le quatrième verset se conclut par un souhait que les hommes se font à eux-mêmes. Ils dirent encore: Allons! bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre.

On sait déjà que la tour sera finalement détruite par Dieu, on sait aussi que Dieu dispersera les hommes, qu'en est-il de *se faire un nom*? En hébreu, le mot 'nom' se dit שֵׁם (ou *shem*), il ne sera répété qu'une seule fois, dans le tout dernier verset où le mot 'nom' désignera ce par quoi on peut nommer 'Babel'. Il y a donc à la fois une translation vectorielle de la première à la deuxième moitié de récit, mais aussi une symétrie dont l'axe est le cinquième verset : les hommes se rassemblent d'abord pour construire la tour et ainsi *se faire un nom*, ensuite Dieu *accorde bien un nom*, mais aux ruines de cette tour, c'est-à-dire 'Babel'. On a là en quelque sorte un chiasme entre l'ascendance des hommes pour se nommer et la descente de Dieu pour nommer l'événement de l'impossibilité de l'auto-nomination (qui ne va pas sans une autonomisation).

Le 'nom' Babel a intéressé Jacques Derrida dans un de ses textes les plus célèbres sur la traduction, *Des tours de Babel* (Derrida 1987 [1985]), dans lequel il commente la première traduction d'André Chouraqui (1992) de la Genèse (celui-ci fera par la suite publier une deuxième version dans sa traduction complète de la Bible). L'objectif de Derrida est en quelque sorte de confronter le projet traductologique de Chouraqui avec sa réalisation effective. Ce projet se voulait la traduction la plus littérale possible de la Bible (hyperlittérale, même), un peu à la manière d'un mot à mot. Un exemple bien connu est 'langue' devenant chez Chouraqui 'lèvre' puisqu'en hébreu, שָׂפָה (*safah*) signifie d'abord 'lèvre' avant de désigner métaphoriquement la 'langue' (qui n'est pas moins une métaphore en français). Le projet chouraquien ne peut toutefois pas s'exprimer entièrement sans équivoque, et Derrida notera un terme, non le moindre, qui ne peut pas fonctionner dans ce système. Il s'agit de 'Babel', mot incertain, indécidable, qui est à la fois un nom propre ('Babel' désigne les ruines de la tour, c'est son 'nom propre'), il peut aussi désigner un nom commun : 'confusion' ou 'brouillage'. Entre ces deux possibilités, Chouraqui refuse le choix et traduit 'Babel, confusion':

yhwh les disperse de là sur la face de toute la terre.  
Ils cessent de bâtir la ville.  
Sur quoi il clame son nom : Bavel, Confusion,  
car là, yhwh confond la lèvre de toute la terre,  
et de là yhwh les disperse sur la face de toute la terre (v. 8 et 9, cités dans Derrida 1987 [1985] : 206-207).

Alors que Chouraqui avait le choix entre le propre et le dérivé – le second, le commun –, il choisit de ne pas choisir.<sup>2</sup> Cette distinction entre le nom commun et le nom propre est particulier dans le cas de la grammaire hébraïque. Dans son *Abrégé de grammaire hébraïque*, Spinoza (2006: 65) rappelle au chapitre V que le nom est la base de la grammaire, et même que 'tous les mots hébreux ont la valeur et les propriétés du nom'. Le traducteur mentionne ainsi en introduction que:

*la seule distinction grammaticalement fondée à l'intérieur du discours hébraïque est donc la distinction entre le nom commun et le nom propre: le nom propre n'exige pour être compris aucune détermination (qu'elle soit génitive ou indicative), il ne subit aucune modification de consonne ou de voyelle. (Spinoza 2006: 19)*

Dans la perspective de Derrida, si le mot 'Babel' du mythe n'est qu'un nom propre, il est simplement intraduisible et doit se rendre par 'Babel'. Mais le 'tour' du texte est de *traduire* le mot par un commentaire métadiscursif : le texte même traduit la signification du nom propre (qui ne signifie jamais à proprement parler : il désigne) avec la paraphrase 'car là, yhwh confond la lèvre de toute la terre'. Jamais 'Babel' n'est qu'un nom propre, il est également le nom commun de la confusion.<sup>3</sup> Le problème de Babel devient alors celui de la nomination, et Jacques Derrida fait de la nomination de la tour l'enjeu de ce récit de la Genèse :

Babel, nous le recevons aujourd'hui comme un nom propre. Certes, mais nom propre de quoi, et de qui? Parfois d'un texte narratif racontant une histoire (mythique, symbolique, allégorique, peu importe pour l'instant), d'une histoire dans laquelle le nom propre, qui alors n'est plus le titre du récit, nomme une tour ou une ville, mais une tour ou une ville qui reçoivent leur nom d'un événement au cours duquel yhw'ah 'clame son nom'. (Derrida 1987 [1985]: 208)<sup>4</sup>

Le problème posé par Derrida – si difficile à traduire, par exemple en anglais – sera de faire voir que le nom de Babel est aussi le nom de Dieu (ce à quoi ou à qui réfère le possessif 'son' dans 'son nom')<sup>5</sup>, un nom déjà, entre le *qui* et le *quoi*, à la jointure entre le commun et le propre. Avec Babel, Dieu qui a confondu le nom propre et le nom commun (Babel, *balal*) fait des jeux de mots, il fait de la poésie de telle manière que le texte ne peut pas être traduit dans son intégralité.<sup>6</sup> Une part intraduisible se met au jour:

Cette histoire raconte, entre autres choses, l'origine de la confusion des langues, la multiplicité irréductible des idiomes, la tâche nécessaire et impossible de la traduction, sa nécessité *comme* impossibilité. [...] Et dans cette traduction, le nom propre garde une destinée singulière puisqu'il n'est pas traduit dans son apparition de nom propre. Or un nom propre en tant que tel reste toujours intraduisible, fait à partir duquel on peut considérer qu'il n'appartient pas rigoureusement, au même titre que les autres mots, à la langue, au système de la langue, qu'elle soit traduite ou traduisante. (Derrida 1987 [1985]: 208)

Or, il y a un autre passage du récit où la question de la nomination est importante; ce passage ne fait pas l'objet d'un examen aussi minutieux par Derrida que le dernier verset du mythe. Il s'agit du quatrième verset que je cite dans quelques traductions françaises :

Jean Calvin (1669):	et faisons-nous une réputation, de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre.
L.-I. Lemaistre de Sacy (1759):	et rendons notre nom célèbre avant que nous nous dispersions par toute la terre.
Louis Segond (1874):	et faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre.
Bible du Rabinat (1899):	faisons-nous un établissement durable, pour ne pas nous disperser sur toute la face de la terre.
TOB (1975-1976):	Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre.

Des traductions consultées, *shem* (שֵׁם) est généralement traduit par 'nom' (dans le grec de la Septante 'ὄνομα', dans le latin de saint Jérôme 'nomen', dans l'allemand de Martin Luther 'Namen', dans l'anglais de la King James 'name'), sauf pour Calvin qui traduit par 'réputation', mais c'est au sens de 'renommé' ou de 'nom célèbre', et la Bible du Rabinat, sous la direction du Grand-Rabbin Zadoc Kahn, qui traduit par 'établissement'. Si le sens premier de *shem* est 'nom', il peut aussi posséder des sens dérivés: 'réputation', 'célébrité', 'gloire', il peut aussi désigner Dieu comme 'le Nom', et finalement référer à un 'mémorial' ou un 'monument'. L'interdit babélien pourrait se voir ici comme celui de la volonté des hommes à imiter Dieu: après avoir atteint le ciel avec la tour, se donner un nom pour célébrer l'exploit – et ce nom, est 'le' nom, y compris le 'nom de Dieu' qui n'en a pas (voir à ce propos Pommier 2013: 9-29). Plus simplement, il peut aussi se voir comme la condition d'être du 'nom' qui provient toujours de l'Autre – des parents, de l'héritage familial ou encore de la collectivité à laquelle on appartient.

Le mot hébreu *shem*, rappelons-le, peut se comprendre au moins de deux manières différentes: à la fois comme 'nom propre' et comme 'nom commun'. Dans le quatrième verset, les hommes construisant la tour de Babel ont-ils voulu se faire un nom propre (un nom de nation? un nom de peuple?), un nom commun (universaliser leur particularité? se donner le nom d' 'humanité'? par exemple) ou encore le nom de 'nom', le nom de Dieu qui confond le nom propre et le nom commun? Cela demeure indécidable – en français (alors qu'en anglais, l'opposition entre 'nom propre' et 'nom commun' est généralement rendue par *name* et *noun*). Or, Derrida indiquait en quelque sorte une piste de réflexion nouvelle lorsqu'il se demandait si Babel devait se traduire comme nom propre, mais de quoi ou de qui? Car entre le nom propre et le nom commun s'articulent les questions du *qui* ou du *quoi* de l'œuvre: traduire, c'est aussi se demander s'il faut traduire *quelque chose* ou *quelqu'un*, le sujet d'un texte (son énonciateur) ou son objet (l'énoncé). Même s'il n'en fait jamais mention explicitement, Derrida peut nous permettre de relier la problématique du nom (propre ou commun) et de la traduction du *qui* ou du *quoi* car à de nombreuses reprises dans son œuvre, le *qui* et le *quoi* sont problématisés. Par exemple, dans son séminaire sur le parjure et le pardon (à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1997-1999), il formule ses premières questions ainsi:

Nous aurons plus d'une fois affaire aux effets d'une question préalable, antérieure à celle-ci, et qui est la question: 'qui' ou 'quoi'? Pardonne-t-on à *quelqu'un* [...], pardonne-t-on à *quelqu'un* ou pardonne-t-on *quelque chose* à *quelqu'un*, à *quelqu'un* qui, de quelque façon, ne se confond jamais totalement avec la faute et le moment de la faute passée, ni même avec le passé en général. Cette question – 'qui' ou 'quoi'? – ne cessera, sous de nombreuses formes, de revenir hanter le langage du pardon. (Derrida 2012: 15)<sup>7</sup>

La distinction entre ce qu'on pourrait appeler le *qui* et le *quoi* du texte, sans être particulier à la traduction des textes des sciences humaines, est quand même assez important dans ce type de traduction. En effet, lorsqu'il s'agit de traduire des textes qui relèvent plutôt du débat d'idées, la catégorisation du texte selon sa discipline (ce dont parle le texte), son genre ou architextualité (comment il en parle) ou encore celui ou celle qui parle (son auteur, ou le sujet du discours) est cruciale au point où ces éléments déterminent souvent comment seront traduits certains points problématiques du discours. Le terme anglais '*relevance*' de la *Relevance Theory* est, à l'intérieur de l'économie du texte de Venuti que j'ai traduit, traversé par une telle problématique. Il s'agit dans les prochaines lignes de l'explicitier à partir de mon expérience de traduction.

## La rétrotraduction de la déconstruction en français

En 2001, Venuti traduit 'Qu'est-ce qu'une traduction "relevante"?' de Jacques Derrida sous le titre 'What Is a "Relevant" Translation?' dans la revue *Critical Inquiry* et fera publier un commentaire sur cette traduction deux ans plus tard dans le *Yale Journal of Criticism*. L'article de Derrida se présente comme une conférence prononcée en réponse à une demande de l'Association des traducteurs littéraires de France. Derrida qui travaillait alors à son séminaire sur le pardon réussit à insérer la problématique sur laquelle il travaillait dans une conférence sur la traduction, tout comme, inversement, il laisse pénétrer la question de la traduction dans son propre projet de réflexion sur le pardon. La conférence de Derrida prend appui sur un vers du *Marchand de Venise* de William Shakespeare qui s'énonce ainsi '*When mercy seasons justice*', que Derrida traduira par 'Quand le pardon relève la justice'. La longue conférence de Derrida devient ainsi une très longue note de bas de page d'un traducteur qui aurait eu à traduire ce seul vers. Toutefois, la conférence possède en outre toute la matière pour remettre en question ce que j'ai nommé plus haut la distinction du *qui* et du *quoi* de la traduction avec le seul terme indécidable 'relevance': le terme est indécidable dans son concept

(entre l'usage qu'on en faisait alors, et qu'on en fait encore aujourd'hui, en traductologie, et l'usage philosophique comme traduction française possible de l'*Aufhebung* de Hegel), il l'est dans sa langue (dans le premier cas, c'est en anglais, dans le second en français), ainsi que dans son origine auctoriale (Ernst-August Gutt, Hegel ou même Venuti). La rétro-traduction en français d'un discours sur la traduction en anglais d'un texte originellement dans un 'français' contaminé par l'anglais réanime le problème de l'indécidabilité du mot.

L'article-commentaire de Lawrence Venuti tentait quant à lui de réfléchir à la marginalisation de la traduction dans le monde universitaire américain d'aujourd'hui. Sa décision de traduire Derrida – c'est le seul texte de Derrida qu'il a traduit – était, écrit-il, stratégiquement motivé: '[Ce choix] invitait la reconnaissance, mais au même moment, visait à provoquer une défamiliarisation qui pourrait stimuler une nouvelle réflexion du statut institutionnel de la traduction' (Venuti 2013: 146). Il s'agissait, comme l'explique Venuti, d'une part de faire intervenir un auteur populaire des '*cultural studies*' en traductologie, afin que cette dernière puisse prendre conscience de l'importance d'une réflexion philosophique sur ses enjeux; de l'autre, et du même coup, mettre en scène un problème empirique typique des '*translation studies*' pour le public d'études plus spéculatives sur la culture afin qu'il puisse voir ce qui a lieu lors d'une transformation textuelle de type traductif. Il s'agissait en quelque sorte pour lui de s'adresser à deux publics, et la différence entre ces deux publics est hiérarchisée : rabaisser les uns vers l'empirique, relever les autres vers le spéculatif.

C'est dans la dernière partie de son texte que Venuti expose quelques enjeux traductifs. De prime abord, c'est surtout la réception de sa propre traduction qui cause problème. Les remarques des éditeurs et correcteurs sur la syntaxe derridienne, reproduite dans la traduction, est à cet égard symptomatique d'un rejet de ce que Venuti appelle la 'forainisation',<sup>8</sup> c'est-à-dire la possibilité pour le traducteur d'ajouter de la *résistance* à la lecture, une stratégie pour inscrire sa 'visibilité' dans le texte contre les tendances d' 'invisibilisation' (ou d'effacement) du travail du traducteur.

Venuti commente un des enjeux qu'il perçoit dans le texte, celui de l'indécidable 'relevance'. Pour un lecteur francophone de Derrida, même assidu de son œuvre, mais qui n'aurait pas nécessairement des connaissances en traductologie, l'expression 'relevance' semble étrange (le terme est peu utilisé en français, même si, comme 'différance', il est une construction possible et même légitime dans la langue), au mieux, on l'associerait immédiatement à la traduction du terme '*Aufhebung*' suggérée par Derrida (la 'relève', voir Büttgen 2004). Toutefois, un traducteur de l'anglais noterait immédiatement la possibilité d'un 'faux-ami' dans le texte de Derrida. La '*relevance*' anglaise devrait alors se traduire en français par la 'pertinence' ou l' 'à-propos', ou encore, en retrouvant le concept développé dans les maximes de Paul Grice, on pourrait retrouver l' 'adéquation', la 'correspondance' ou même l' 'équivalence'. En effet, comme le note Lawrence Venuti, le terme '*relevance*' en anglais renvoie aisément aux théories de la pragmatique des échanges linguistiques, notamment aux quatre maximes conversationnelles : la qualité (*quality* : dire ce qu'on croit vrai), la quantité (*quantity* : autant d'information qu'il est nécessaire d'en donner), la pertinence (*relevance* ou *relation* : répondre en fonction de ce qui vient d'être dit) et la manière (*manner* : éviter d'être obscur, ambigu ou prolix). Ces maximes visent toutes un principe général de 'coopération' entre les locuteurs et, au final, une adéquation entre eux dans une économie des mots, c'est-à-dire un équilibre à atteindre afin que la conversation puisse se poursuivre. La maxime de la pertinence (ou '*relevance*') est toutefois la seule à impliquer directement l'échange linguistique entre les locuteurs : la pertinence (ou '*relevance*') n'a de sens, pour un énoncé, qu'en rapport à ce qui vient d'être énoncé.<sup>9</sup> Dans les deux cas – et un peu à la manière de Venuti qui distinguait stratégiquement les '*cultural studies*' des '*translation studies*' – la lecture est en quelque sorte toujours-déjà incomplète, le savoir du lecteur est clivé, il est pris, à moins d'avoir une bonne connaissance à la fois des problèmes typiques de la traduction de l'anglais au français et de la pensée de Derrida, dans un entre-deux inconfortable. L' 'adresse' de Derrida, et conséquemment celle de Venuti, importe aussi, car le texte lui-même se propose dans un double discours indécidable entre

le *quoi* – contribution à la question de la traduction (ou même de la traductologie) – et le *qui* – sa propre réflexion sur le pardon dans la continuation de son séminaire.

Si 'relevance' est problématique dans le discours derridien (dans le concept, la langue et l'auteur), comment cette problématisation s'est-elle transformée dans le discours vénusien? Le principal problème auquel Venuti devait faire face est que le terme, en anglais, n'est pas un indécidable : il fait entièrement sens pour celui qui le reçoit. Par exemple, Derrida affirme, dans 'Qu'est-ce qu'une traduction "relevante"?', que ce qui est dit 'relevant' est:

ce qui touche juste, ce qui paraît pertinent, à propos, bien venu, approprié, opportun, justifié, bien accordé ou ajusté, venant adéquatement là où on l'attend – ou correspondant comme il le faut à l'objet auquel se rapporte le geste dit 'relevant', le discours relevant, la proposition relevante, la décision relevante, la traduction relevante. (Derrida 2004 [1999]: 563)

Venuti traduit:

Whatever feels right, whatever seems pertinent, apropos, welcome, appropriate, opportune, justified, well-suited or adjusted, coming right at the moment when you expect it – or corresponding as is necessary to the object to which the so-called relevant action relates: the relevant discourse, the relevant proposition, the relevant decision, the relevant translation. (Venuti 2001: 177)

Le mot '*relevant*' en anglais se donne de manière très *relevant*, justement – ou malheureusement –, car l'anglais rend adéquat ou pertinent ce que le mot français tentait de rendre étrangement familier (ou *unheimlich*, pour employer l'expression freudienne). Venuti a déplacé cette problématique en partie en jouant sur d'autres termes que les anglophones auraient pu apercevoir en lisant la conférence d'origine, et qui deviennent plus évidents en anglais qu'en français. Je donne un passage de l'original, suivi de la traduction par Venuti; ensuite le commentaire de Venuti suivi de ma traduction en français :

Je ne suis pas sûr que cette transaction [traduire '*seasons*' et '*Aufhebung*' par 'relève' (verbe et nom)], fût-elle la plus économique possible, soit digne du nom de traduction au sens strict et pur de ce mot s'il en est. Ce serait plutôt une de ces autres choses en *tr.*, une transaction, une transformation, un travail, un *travail*, un *travel* – et une trouvaille (car cette invention, si elle semblait aussi relever un défi, comme on dit aussi, n'a consisté qu'à découvrir ce qui attendait ou à réveiller ce qui dormait dans la langue). (Derrida 2004 [1999]: 574 – l'intervention entre crochets est de moi)

I am not sure that this transaction, even if it is the most economic possible, merits the name of *translation*, in the strict and pure sense of this word. It rather seems one of those other things in *tr.*, a transaction, transformation, travail, *travel* – and a treasure trove [*trouvaille*] (since this invention, if it also seemed to take up [*relever*] a challenge, as another saying goes, consisted only in discovering what was waiting, or in waking what was sleeping, in the language). (Venuti 2001: 198 – l'intervention entre crochets est de Venuti)

In other instances, however, I was able to imitate the wordplay in English. Thus, the French 'marche' / 'marché' (step/purchase) became the English 'tread' / 'trade', while in an alliterative series that required an English choice beginning with the consonant cluster 'tr' the French 'trouvaille' (windfall, fortunate discovery, lucky break) became 'treasure trove'. (Venuti 2003: 253)

Dans d'autres cas, cependant, j'ai été capable d'imiter le jeu de mots en anglais. Ainsi, le français *marche/marché* est devenu en anglais *tread/trade* (le pas et le commerce), alors que dans une série allitérative qui requiert en anglais un choix de mots commençant par le groupe consonantique 'tr-', le français 'trouvaille' (comme découverte heureuse) est devenu un *treasure trove*. (Venuti 2013: 150)

En déplaçant le 'jeu de mot' vers le mot '*travail*', Venuti fait voir ce *travail* à l'œuvre. Je donne un nouvel exemple, encore une fois en quatre étapes :

Ce mot [relevant] n'est pas seulement *en* traduction, comme on dirait en travail ou en voyage, *traveling, travailing*, dans un labeur, un *labour* d'accouchement. (Derrida 2004 [1999]: 562 – l'intervention entre crochets est de moi)

The word is not only *in* translation, as one would say in the works or in transit, *traveling, travailing*, on the job, in the *travail* of childbirth. (Venuti 2001: 177)

Another abuse in my translation hinges on the recurrent choice of the English word 'travail' to render the French noun 'travail' and the verb 'travailler'. At one point, Derrida himself uses the English form 'travailing' to pun on the English word 'traveling'. (Venuti 2003: 256)

Un autre abus dans ma traduction provient du choix récurrent du mot anglais *travail* pour rendre le nom commun 'travail' et le verbe 'travailler'. À un moment, Derrida lui-même utilise la forme anglaise *travailing* (enfanter) pour jouer sur le mot anglais *traveling* (voyager). (Venuti 2013: 154)

Si, dans la première série d'exemples, Derrida parle de 'travail' et fait suivre ce mot par sa répétition '*travail*' en italique, avec la même orthographe – ce qui risque d'échapper à la lecture d'un francophone –, Venuti avait bien compris qu'il s'agissait de la forme archaïque de *travel* et signifie le travail de l'accouchement (*labour*), ce qui lui permet, dans la deuxième série d'exemples, de changer les mots autour du 'labeur' tout en gardant un des sens du mot anglais *labour*. Venuti décrit cette traduction d' 'abus', expression qui vient de Philipp Lewis (2000) qui avait tenté de réfléchir, dès un colloque à Cerisy, la traduction de Derrida en suivant ce que Derrida avait déjà affirmé, à savoir qu' 'une "bonne" traduction doit toujours abuser'.<sup>10</sup> On ne peut traduire l'in-traduisibilité qu'en *ab-usant*. Venuti explique ainsi que son choix de ne pas utiliser seulement le terme français 'relève', comme le font généralement les traducteurs anglais de Derrida, permet d' 'abuser de l'anglais'. Je donne encore une fois un exemple et le commentaire de Venuti :

[...] le pardon *ressemble* à un pouvoir divin au moment où il relève la justice [...]. (Derrida 2004 [1999]: 573)

[...] *mercy resembles* a divine power at the moment when it elevates, preserves, and negates [*relève*] justice [...]. (Venuti 2001: 197 – l'intervention entre crochets est de Venuti; dans ma traduction, j'indique en note de bas de page: 'Traduction libre: "quand il élève, préserve et nie [*relève*] la justice"')

Such expanded translations interrogate the French text by exposing the conditions of Derrida's interpretation. Because, as he observes, his use of *relève* to render the Hegelian *Aufhebung* has become canonical in academic institutions, the retention of the French term throughout my translation would silently participate in this canonization and work to maintain the relevance to Shakespeare's play of what is in fact an irrelevant anachronism,



a deconstruction of Hegel. The expanded translations, however, produce a demystifying effect by revealing the interpretive act that is at once embodied and concealed in Derrida's French. (Venuti 2003: 255-256)

De telles traductions élargies interrogent le texte français en exposant les conditions d'interprétation de Derrida. Parce que, comme il le fait remarquer, son utilisation de *relève* pour rendre l'*Aufhebung* hégélien est devenu canonique dans les institutions universitaires, le maintien du terme français le long de ma traduction participerait silencieusement à cette canonisation et travaillerait à maintenir le fait que la pièce de Shakespeare relève d'une déconstruction de Hegel, ce qui, justement, relèverait de l'anachronisme. Les traductions élargies, cependant, produisent un effet démystifiant en révélant l'acte interprétatif qui est à la fois incarné et caché dans le français de Derrida. (Venuti 2013: 153-154)

Je n'ai pas beaucoup *abusé* pour ma part des mots en 'tr-' dans ma traduction de Venuti, mais j'ai tenté, en reprenant de front le problème de la 'relève', de formuler une nouvelle manière de la comprendre, c'est-à-dire en *ab*-usant du discours vénusien. Si on relit les deux dernières citations, on peut remarquer que Venuti utilise la '*relevance*', presque inconsciemment, c'est-à-dire comme on devrait l'utiliser en anglais, ce qui, en retour vers le français, ne pouvait pas se faire (l'indécidabilité du terme derridien '*relevance*' fonctionne différemment en français). Le syntagme '[it] would [...] work to maintain the relevance to Shakespeare's play of what is in fact an irrelevant anachronism, a deconstruction of Hegel' a été traduit par '[cela] travaillerait à maintenir le fait que la pièce de Shakespeare relève d'une déconstruction de Hegel, ce qui, justement, relèverait de l'anachronisme'. La construction est un peu boiteuse, mais elle m'a permis d'éviter d'utiliser '*relevance*' tout en gardant un lien, même ténu, avec Derrida. Car c'est bien là le nœud du problème : à *quoi* ou à *qui*, dans une telle situation, doit-on être fidèle?

Un cas plus évident encore s'est présenté à moi lorsque j'ai eu à traduire un court texte pour le *Handbook of Translation Studies* en ligne, l'entrée 'Déconstruction' de Dilek Dizdar (2011), dans le cadre des travaux du groupe de recherche Traduire les humanités.<sup>11</sup> Dans un de ses sous-titres ('The relevance of deconstruction for Translation Studies') s'est posée la question de la traduction du terme '*relevance*'. Ce terme, bien que polysémique dans le contexte, n'est pas ambigu en anglais. Il devient difficilement traduisible en français puisque, s'il faut garder la double référence à Derrida et à la *Relevance Theory*, le risque est de choisir de diriger le lecteur dans une direction ou dans l'autre. Traduire 'the relevance of deconstruction' par 'la pertinence de la déconstruction' aurait produit chez le lecteur une référence à la théorie traductologique d'Ernst-August Gutt, et aurait alors eu pour objectif d'être une contribution dans le *quoi* de la discipline. Dans l'autre cas, traduire 'the relevance of deconstruction' par 'la relevance de la déconstruction' aurait conduit le lecteur à n'y voir qu'une référence au *qui* du texte, sa contribution dans la compréhension d'un auteur, ici Derrida. S'il y a 'traîtrise' en traduction, c'est la possibilité toujours ouverte d'une fidélité dédoublée, *bifrons* comme Janus. C'est une fidélité entamée, entachée ou clivée, ce n'est pas nécessairement – ou plus seulement – entre deux langues ou deux cultures, mais entre deux fonctions des textes.<sup>12</sup>

La solution qui s'est imposée, 'En quoi la déconstruction relève (de) la traductologie',<sup>13</sup> permettrait de garder le terme relié à la '*relevance*' sans y décider entièrement si elle relevait de Derrida ou de la *Relevance Theory*. Cette solution, la locution '*relever de...*', n'est pas 'derridienne', elle ne relève pas (seulement, entièrement) de Derrida. Derrida utilise assez peu, sinon jamais, une telle formule, mais elle pourrait être vue comme très vénusienne. En effet, Venuti ramène souvent ses discussions à l'idée de subordination (*relever de* quelqu'un, c'est souvent lui être subordonné), et tout son discours sur Derrida visait à réfléchir à l'hégémonie de certaines disciplines sur d'autres. Ma 'trouvaille' n'est pas nécessairement la meilleure, mais elle change le cours du retour, elle permet de déplacer une équivalence trop facile, celle d'un retour à l'identique

qui, de toute manière, ne fonctionnerait qu'imparfaitement ici. L'identité (et laquelle? celle de la pertinence ou celle de la relevance?) feindrait l'adéquation exacte, elle s'imposerait comme une équivalence artificielle, s'institutionnaliserait dans une fidélité à l'une des deux options de l'indécidabilité. La formule, même boiteuse, permet l'ouverture à *plus d'une* interprétation. Ainsi, le 'retour de Babel', c'est-à-dire le retour de la traduction vers son 'origine' conceptuelle, linguistique ou auctoriale, implique un *plus un* : il y a toujours *plus d'une langue* en jeu dans la rétrotraduction, comme il y a plus d'un concept et plus d'un auteur.<sup>14</sup> Du même coup se dévoile, comme épreuve dans le transport des signifiés, l'im-possibilité de l'adéquation, de l'équivalence ou de la relevance/pertinence totale entre les langues. Ce retour de Babel comme retour vers l'antériorité de l'unicité désirée, est toujours-déjà un *retour à Babel*: un questionnement sur l'origine des 'noms', en propre ou en dérivé.

## Conclusion

Contre la division traditionnelle entre théorie et pratique, Antoine Berman (1999) dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, reprenant Heidegger, préconisait une division entre expérience et réflexion: une division sans division puisque l'une procède toujours de l'autre. C'est ce que j'ai tenté de faire ici en expliquant une difficulté particulière de la traduction des indécidables derridiens. En effet, en dehors de la dichotomie forme/fond, ce qui risque de poser problème dans le cas de la traduction des sciences humaines, ce sont les références que les lecteurs peuvent déduire du texte.<sup>15</sup> Dans le cas des indécidables derridiens, il s'agit de conserver l'indécidabilité de la référence, ce que j'appelle le *qui* et le *quoi* de la traduction. Traduire *quelque chose* signifiait ici qu'on prenait Derrida pour ce qu'il apportait, dans l'interprétation qu'en donnait Venuti, c'est-à-dire une discussion sur la *Relevance Theory* d'Ernst August Gutt (1991). On pourrait aussi parler de son 'usage' et, dans ce cas, on traduirait *relevance* par 'pertinence', l'équivalent le plus convenu (ou pertinent) dans le contexte. Traduire *quelqu'un* signifie que Derrida devient la figure centrale du texte de l'interprétation vénusienne, *relevance* devient une autoréférence, une 'mention' à sa traduction d'*Aufhebung* par 'relève': *relevance* devient donc tout simplement 'relevance'. Choisir l'une ou l'autre de ces options, c'est réduire l'indécidabilité du terme original. La seule manière de poursuivre l'indécidabilité est de développer, parfois par des contorsions syntaxiques un peu singulières, des moyens pour rendre indécidables dans leurs références des syntagmes, au risque peut-être de perdre un peu de cette *relevance* voulue par la *Relevance Theory*.

Toutefois, le problème le plus profond de cette petite expérience de traduction se trouve peut-être du côté de la rétrotraduction. Traduire de l'anglais vers le français le commentaire sur la traduction d'un texte du français vers l'anglais ne signifie pas que le rendu sera plus simple ou que l'original apporte nécessairement les solutions aux problèmes posés par le texte à traduire. Le 'retour de Babel' n'ajoute pas les deux niveaux du nom, le commun et le propre, mais au contraire en amplifie le clivage. La rétrotraduction n'est pas en ce sens une 'mécanique' dont les lois mathématiques pourraient se déduire. Il s'agit plutôt d'une physique du temps où le retour en arrière n'est pas autre chose qu'un *surplus*: le français traduisant se donne en supplément au français traduit. Finalement, le malheur de Babel, s'il en est un, ce n'est peut-être pas une impossibilité de communiquer entre les langues, mais plutôt une question: communiquer, oui, mais communiquer quoi? La traduction, quant à elle, se pose alors comme un exercice questionnant : traduire qui ou traduire quoi? La réponse des traducteurs à ces questions détermine nécessairement la réception qu'auront les lecteurs de leurs traductions.

## NOTES

<sup>1</sup> Sur ce débat, voir Derrida 1972, Searle 1977 et Derrida 1990 [1988]. On pourra aussi consulter Delphine Didier (2006) pour un bon compte-rendu.

<sup>2</sup> Dans une version ultérieure, dans l'édition d'*Entête* de 1987, Chouraqui 'choisit' en préférant le nom propre : 'ihvh-Adonai les disperse de là sur les faces de toute la terre :/ ils cessent de bâtir la ville./ Sur quoi, il crie son nom : Babèl,/ oui, là, ihvh-Adonai a mêlé la lèvre de toute la terre,/ et de là IHVH-Adonai les a dispersés sur les faces de toute la terre'.

<sup>3</sup> Segond utilise l'expression de 'confusion', la Traduction œcuménique de la Bible (TOB, 1975-1976) parle plutôt de 'brouillage' et commente en note : '[e]n hébreu, il y a jeu de mots entre le nom de *Babel* (= Babylone) et le verbe traduit par *brouilla*'. La nouvelle traduction de la Bible publiée par Bayard et Médiaspaul (dite 'Bible des écrivains', la Genèse ou 'Premiers' est traduite par Frédéric Boyer et Jean L'Hour), pour sa part, traduit aussi par le verbe 'brouiller', et commente en note: 'Babel. Étymologie de Babel par recours au verbe *balal* "brouiller, confondre", est fantaisiste, comme c'est souvent le cas dans les étymologies populaires' (Notes préparées par Jean L'Hour, p. 2735).

<sup>4</sup> Notons que la plupart des traductions de ce passage du mythe ('son nom') ne pose pas le même problème du possessif.

<sup>5</sup> La traduction du texte de Derrida par Joseph F. Graham, le directeur de la publication dans laquelle est publié la première fois *Des tours de Babel*, rend le passage de Chouraqui par '[o]ver which he proclaims his name : Bavel, Confusion', annulant l'équivoque du possessif Derrida 1985: 170). Lorsque Kathleen Davis (2001: 11) résumera la problématique pour un public anglophone, elle retraduit Chouraqui en incluant la doublure *his/its* dans le passage.

<sup>6</sup> Pour la notion de poésie comme 'intraduisible', on pense évidemment à Roman Jakobson (1986).

<sup>7</sup> À ma connaissance, c'est dans son séminaire *Politiques de l'amitié* (à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1988-1991) que Derrida introduit aussi manifestement ce dédoublement dans la question, à partir d'une discussion sur la 'grammaire des questions' chez Aristote, *Éthique à Eudème*, 1234b, 18 et suivantes, qui fait référence au *Lysis* de Platon (214-216): 'Aristote n'est-il pas le premier, en effet, dans la tradition maïeutique du *Lysis*, certes (*Lysis è peri philías*) mais au-delà de lui, en lui donnant une forme directement théorique, ontologique et phénoménologique, à poser la question de l'amitié (*peri philías*), de savoir *ce qu'elle est (tí esti)*, *quelle et comment elle est (poión ti)*, et surtout si elle se dit en un ou en plusieurs sens (*monakhôs légetai è pleonakhôs*)? Il est vrai qu'au beau milieu de cette série de questions, entre celle de l'être ou l'être-tel de l'amitié et celle de la plurivocité possible d'un dire de l'amitié, il y a la question elle-même terriblement équivoque : *kai tís o philós*. Elle demande *ce qu'est* l'ami mais elle demande aussi *qui est* l'ami. Cette hésitation de la langue entre le *quoi* et le *qui* ne semble pas faire trembler Aristote, comme si c'était au fond une seule et même interrogation, comme si l'une enveloppait l'autre, et comme si la question "qui?" devait se plier d'avance à la question ontologique du "quoi?", du "qu'est-ce que c'est?" (Derrida 1994: 22).

<sup>8</sup> En anglais, '*foreignization*', la traduction française 'forainisation' a été suggérée par un collègue, Simon Labrecque (voir Labrecque 2014 et 2015).

<sup>9</sup> Voir Grice (1989 [1975]). Pour l'usage en traductologie, voir Gutt (1991). Pour un compte-rendu succinct de ces enjeux, voir Alves et Gonçalves (2010).

<sup>10</sup> La citation provient du texte de Derrida (1987).

<sup>11</sup> Basé à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université Concordia depuis 2013, le groupe de recherche fait partie du Laboratoire de résistance sémiotique (<http://resistancesemiotique.org/>).

<sup>12</sup> C'est justement ce qu'omettent les réflexions actuelles sur l' 'infidélité' de la traduction qui, trop souvent, la pensent dans une dichotomie entre langue-source et langue-cible. En outre, cela expliquerait beaucoup mieux la véritable distinction entre la philosophie dite 'continentale' et celle dite 'analytique' qu'on discerne souvent à partir de traditions culturelles différentes, alors que c'est

la fonction des textes qui devrait être pris en compte. À cet égard, la 'déconstruction' serait alors un point indécidable entre les deux types de philosophie (même si elle est généralement rejetée du côté de la philosophie analytique).

<sup>13</sup> Cette solution a été longuement débattue dans le groupe de recherche. Je remercie Christine Althey, Marie Charbonneau, Simon Labrecque et Maxime Plante pour cette discussion.

<sup>14</sup> Il s'agit d'une des 'définitions' de la déconstruction : 'Si j'avais à risquer une seule définition de la déconstruction, je dirais sans phrase : "plus d'une langue"'. (Dans le 'prière d'insérer' de Derrida 1996).

<sup>15</sup> À partir de bases complètement différentes, celle de la citation, mais dans le contexte de la traduction de Derrida, Nayelli Castro (2011) offre une réflexion fort intéressante sur la traduction de Derrida dans le contexte hispanophone.

## REFERENCES

- Alves, Fabio et José Luiz Gonçalves 2010. Relevance and Translation. In: Yves Gambier et Luc van Doorslaer (dir.), *Handbook of Translation Studies*. Vol. 1. John Benjamins Publishing Company.
- Berman, Antoine 1999. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris: Seuil.
- Büttgen, Philippe 2004. Aufheben/Aufhebung. In: Barbara Cassin (dir.), *Le Vocabulaire européen des philosophies*. Paris: Seuil/Le Robert, 152-155.
- Castro, Nayelli 2011. Une scène de destruction/reconstruction: la bibliothèque derridienne. *Postures* 13: 143-151.
- Chouraqui, André 1992. *Entête (la Genèse)*. Paris: JC Lattès.
- Davis, Kathleen 2001. *Deconstruction and Translation*. Manchester: St. Jerome Publishing.
- Derrida, Jacques 1972. *Marges de la philosophie*. Paris: Minuit.
- Derrida, Jacques 1985. Des tours de Babel. In: Joseph F. Graham (ed./trans.), *Difference in Translation*. Ithaca: Cornell University Press, 218-227.
- Derrida, Jacques 1987. Des tours de Babel. In: *Psyché. Invention de l'autre*. Paris: Galilée, 203-236.
- Derrida, Jacques 1990 [1988]. *Limited Inc*. Evanston: Northwestern University Press.
- Derrida, Jacques 1994. *Politiques de l'amitié suivi de Loreille de Heidegger*. Paris: Galilée.
- Derrida, Jacques 1996. *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*. Paris: Galilée.
- Derrida, Jacques 2001. What Is a "Relevant" Translation? *Critical Inquiry* 27: 174-200.
- Derrida, Jacques 2004 [1999]. 'Qu'est-ce qu'une traduction "relevante"?'. In: Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (dir.), *Cahier de L'Herne 83: Derrida*. Paris : L'Herne, 561-576.
- Derrida, Jacques 2012. *Pardonner. L'impardonnable et l'imprescriptible*. Paris: Galilée.
- Didderen, Delphine 2006. Itérabilité et parasitisme : essai sur le débat entre Searle et Derrida autour du langage et de l'intentionnalité. *Bulletin d'analyse phénoménologique* 2 (4): 3-182.
- Dizdar, Dilek 2011. Deconstruction. In: Yves Gambier et Luc van Doorslaer (dir.), *Handbook of Translation Studies*. Vol. 2. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Grice, H. Paul 1989 [1975]. *Studies in the Way of Words*. Cambridge MA: Harvard University Press.
- Gutt, Ernst-August 1991. *Translation and Relevance: Cognition and Context*. Oxford: Blackwell.
- Jakobson, Roman 1986. *Essais de linguistique générale*. Paris: Minuit.
- Labrecque, Simon 2014. De la forainisation (à l'étrangéisation?). *Tahir – le blog*. Available from: <https://trahir.wordpress.com/2014/07/15/labrecque-forainisation> [accessed January 26, 2016].
- Labrecque, Simon 2015. La forainisation. Faire l'épreuve du nom, passer l'Atlantique. À l'épreuve: *revue des sciences humaines et sociales* 2. Available from: <http://alepreuve.com/#!/forainisation-faire-lepreuve-du-nom-passer-latlantique> [accessed January 26, 2016].

- Lemieux, René 2015. *L'im-possible: Américanité de Jacques Derrida. Une critique sémiopolitique de la traductibilité d'un auteur*. Thèse de doctorat en sémiologie. Montréal: Université du Québec à Montréal.
- Lewis, Philip E. 2000 [1985]. The Measure of Translation Effects. In: Lawrence Venuti (dir.), *The Translation Studies Reader*. London and New York: Routledge.
- Pommier, Gérard 2013. *Le nom propre. Fonctions logiques et inconscientes*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Searle, John R. 1977. Reiterating the Differences: A Reply to Derrida. *Glyph* 1: 198-208.
- Spinoza, Baruch 2006. *Abrégé de grammaire hébraïque*. Trad. Joël Askénazi et Jocelyne Askénazi-Gerson, Paris: J. Vrin.
- Venuti, Lawrence 2003. Translating Derrida on Translation: Relevance and Disciplinary Resistance. *The Yale Journal of Criticism* 16 (2): 237-262.
- Venuti, Lawrence 2013. Traduire Derrida sur la traduction: relevance et résistance à la discipline. *Noesis* 21: 125-159.

**René Lemieux** est politologue de formation, docteur en sémiologie de l'Université du Québec à Montréal. Il est présentement chercheur postdoctoral au Département d'Études Françaises, à l'Université Concordia où il y enseigne la traduction des sciences humaines et sociales.  
Courriel: [rene.lemieux@concordia.ca](mailto:rene.lemieux@concordia.ca)